Atlantide
ISSN : 2276-3457
: Université de Nantes

5 | 2016
Traducteurs dans l'histoire, traducteurs en guerre

Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation

Alexis Tautou

https://atlantide.pergola-publications.fr/index.php?id=978

DOI : 10.56078/atlantide.978

Alexis Tautou, « Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation », *Atlantide* [], 5 | 2016, 01 juillet 2016, 06 octobre 2025. URL : https://atlantide.pergola-publications.fr/index.php?id=978

Licence Creative Commons – Attribution 4.0 International – CC BY 4.0

Traduire et éditer Rainer Maria Rilke sous l'Occupation

Alexis Tautou

---

1. État des lieux éditorial
2. Ambiguïtés d'une réception
3. Les conjonctions trop évidentes
4. Pour un classement des traductions de Rilke sous l'occupation
5. Enjeu des préfaces
6. Des traductions compromises ?
7. La traduction comme riposte Á l'occupant

Votre lettre m'embarrasse un peu. Je suis toute disposée à écrire un article sur Rilke traducteur, à condition que vous m'indiquiez à quelle date vous voulez avoir le manuscrit.
Je suis et j'ai toujours été d'avis que Rilke est un "pont" entre la France et l'Allemagne – mais pas cette Allemagne qui pèse actuellement sur nous. En un mot, je ne suis pas de ceux qui "collaborent", je ne veux rien faire qui puisse donner lieu à une équivoque sur ce point. Je sais bien que le sujet que vous m'indiquez ne prête pas aux développements politiques, mais j'aimerais savoir quelle est l'orientation de votre publication, et quels en sont les autres collaborateurs.

Lettre de Geneviève Bianquis à Maurice Betz, 21 février 1941[1]

Alors que nous avons fini de manger, voici que survient, avec une allure plus rapace, plus grotesque que d'ordinaire, Madame Albert-Lazard. […] Elle raconte. Elle est restée trois jours en détention : un soir, nous dit-elle, c'était il y a près d'un mois, la police française et la Gestapo ont fait irruption dans son logement. […] L'histoire de sa libération ne me semble pas bien claire, j'ignore si ce sont les Allemands ou bien les Français qui l'ont aidée. Elle prétend s'être innocentée en invoquant Rilke et… Gandhi.
Thea Sternheim, *Tagebücher*, 6 décembre 1942[2]

Comme je traversais ce matin le Pont-Neuf, en revenant de la Bibliothèque Nationale, je vis Maurice Boucher qui venait à ma rencontre.
Comment allez-vous ? Rilke ne vous a pas mené en prison ?, me demanda-t-il. Comme je souriais : *Vous savez que je suis suspendu !*
Et de me raconter sa mésaventure.

> *J'avais eu Epting, Bremer pour élèves. Je ne pouvais éviter de les voir. On ne peut tout de même pas m'accuser d'intelligence avec l'ennemi. J'étais Directeur de l'Institut germanique ! Il fallait bien que je les remplisse, ces fonctions qui n'avaient rien de politique.*
> Maurice Betz, Journal intime, 14 décembre 1944 [3]

1 Les réticences de la germaniste dijonnaise Geneviève Bianquis à livrer un article sur Rilke [4] et voir ainsi son nom ouvertement associé à celui d'un auteur allemand sur fond d'Occupation ; l'artiste Lou Albert-Lasard s'extirpant, à l'en croire, des griffes de la Gestapo grâce à l'invocation de son ancien amant Rilke ; le germaniste Maurice Boucher, enfin, croisant à la Libération Maurice Betz et redoutant que le statut de ce dernier, traducteur historique de Rilke, ne lui vaille quelque condamnation de la part des commissions d'épuration — à parcourir ces différents témoignages des années 1940, il n'apparaît que trop tentant d'accréditer l'équation formulée par Geneviève Bianquis selon laquelle écrire sur Rilke, traduire Rilke, se réclamer de Rilke revenait, dans le contexte des années noires, à un acte de compromission avec le nazisme. Cette équation avait pour corolaire (ou postulat, selon l'angle de vue) que Rilke était un auteur apprécié par un régime national-socialiste soucieux de séparer le bon grain de l'ivraie à grand renfort de listes promotionnelles (liste Mathias) et discriminatoires (la liste Bernhard, suivie des deux listes Otto). La logique semble encore plus désarmante dès lors qu'on constate la présence de Rilke dans des périodiques compromis (*La Gerbe* ou *Révolution Nationale*, *Les Cahiers franco-allemands*, *Deutschland-Frankreich*, *Le Goéland*, *La Revue française*, *Comoedia* ou *Panorama européen*), au sein desquels Rilke coexiste avec les figures encensées par le nazisme, grands noms de la littérature germanique aussi bien que seconds couteaux propulsés sur le devant de la scène par leur affinité avec les nouveaux critères esthétiques (la littérature du sang et du sol, la littérature de guerre, etc.) — voire parfois avec

d'odieuses publicités vichyssoises[5]. Nombreux furent, dans ces années noires, les livres de souvenirs sur Rilke, les hommages[6] ; et ce que Blaise Wilfert regroupe sous la notion de « voies de la parole »[7] ne le cédait en rien à la promotion par l'écrit : Rilke fit en effet l'objet de lectures publiques[8], de diffusions radiophoniques[9], de conférences[10], de concerts[11], d'expositions[12] et d'inaugurations (la plaque de l'hôtel Biron), vraisembla-blement aussi de cours dont les archives universitaires gardent peut-être la trace.

2 La présence du nom d'un auteur dans un champ éditorial en voie d'épuration permet-elle cependant de conclure à la compromission de cet auteur ou au caractère prophétique de son œuvre, annonciateur du Troisième Reich ? Et plus généralement, travailler sur un auteur germanique sous l'Occupation — le traduire, le diffuser, le commenter — revient-il à un acte d'intelligence avec l'ennemi, comme le laisseraient présupposer la réaction de Bianquis ou celle de Boucher ? Nous nous proposons dans les pages suivantes de revenir sur un certain nombre d'évidences qui, pour la plupart d'entre elles, s'avèrent ne pas en être et attestent à la fois le risque de surinterprétation, la nécessité de démêler le vrai du faux, en une période de brouillages et d'amalgames, de secrets et de manipulations, et celle, enfin, de remettre les faits en perspective au moyen de témoignages génétiques de première main.

1. État des lieux éditorial

3 Un premier état de fait souvent posé comme évident et indiscutable est, dans le champ éditorial, la corrélation entre la mainmise allemande à partir de 1940 et le volume d'œuvres germaniques traduites et publiées sur le marché français. Suite à l'éviction d'un certain nombre d'auteurs étrangers indésirables, germaniques et anglo-saxons, et à la mise en place de différents dispositifs (les listes précitées, mais également les rencontres d'écrivains à Weimar, le Comité de traduction franco-allemand[13] et les différentes succursales de l'Institut allemand), la littérature germanique se serait vu accorder une place de choix sur le marché français et le volume des traductions littéraires de l'allemand aurait bondi. La sociologue Isabelle Kalinowski revient toutefois sur ce constat si séduisant et le nuance, dans le domaine de la littérature toutefois :

> Si cette politique [de l'occupant] fut peut-être à l'origine d'un projet de traduction des œuvres complètes de Goethe chez Gallimard (auquel s'associèrent Jean Tardieu et Bernard Groethuysen) et explique le grand nombre de traduction de classiques allemands publiés par les éditions Aubier à partir de 1942, si elle incita également d'autres éditeurs à traduire des ouvrages de propagande allemands, des auteurs contemporains comme Ernst Jünger (Gallimard) ou Friedrich Sieburg (Grasset), ou encore des romans de gare et des livres pour la jeunesse, on a déjà noté qu'en moyenne elle n'entraîna pas une augmentation significative du nombre de traductions par rapport à l'avant-guerre. [14]

4 La promotion de nouveaux auteurs en phase avec la nouvelle idéologie ou bien d'auteurs déjà sporadiquement traduits dans l'entre-deux-guerres et désormais lancés sur le devant de la scène (Jünger, Sieburg, Carossa, Seidel, Binding, Stehr, Grimm, etc.) compensèrent la disparition des titres de Zweig, des frères Mann, de Remarque, Döblin, Roth ou Feuchtwanger, sans pour autant surclasser de façon frappante les chiffres de l'entre-deux-guerres. Les raisons en furent sans doute la brièveté de l'Occupation (traduction et édition sont des processus de longue haleine), les conditions matérielles peu favorables (la pénurie et le contingentement du papier, peut-être aussi la défection de certains traducteurs de l'allemand qui redoutaient la compromission) et l'absence de politique coercitive systématique (l'occupant resta tributaire de la bonne volonté des éditeurs). La traduction et l'édition d'œuvres de Rilke dans une France sous tutelle corroborent largement la conclusion d'Isabelle Kalinowski, si l'on se base par exemple sur le présent recensement :

Année	*Titres*
1940	*Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke* (Émile-Paul)
1941	*Le Poète* (Émile-Paul) *Livre de la pauvreté et de la mort* (Bonnard, Lausanne ; Charlot, Alger) Retirage de *Vergers* (NRF) et des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* (Émile-Paul)
1942	*Le Paysage* (Émile-Paul) Retirage du *Cornette* (Émile-Paul), de *Vergers* (NRF) et de *Malte* (Émile-Paul)
1943	*Élégies de Duino* et *Sonnets à Orphée* (Aubier-Montaigne) *Sonnets à Orphée* (Yggdrasill) Retirage de *Malte* (Émile-Paul)

1944	*Les Amantes* (Émile-Paul) *Les Roses*, poèmes français (Émile-Paul) *Lettres sur Cézanne* (Corrêa) Retirage de *Malte* (Les Écrits, Bruxelles) *Fragments sur la guerre* (Émile-Paul)

5 Si l'on compare ce recensement à celui effectué pour la période de l'entre-deux-guerres[15], il appert que la traduction et l'édition d'œuvres de Rilke, à raison de trois volumes par an, se maintiennent depuis le milieu des années 1920. Un recensement du nombre d'articles de périodiques consacrés à Rilke dans la période 1940-1944 abonderait dans ce sens : ce que l'on observe n'est ni une brusque recrudescence ni un soudain décrochement depuis le printemps 1940, mais une continuité. Cette absence de variation peut toutefois ne pas être innocente sur fond d'épuration littéraire, et l'on est en droit de se demander si cette continuité résulterait d'une inertie imputable à la popularité française de Rilke depuis 1925 ou si elle n'est pas au contraire la manifestation, sinon d'une stratégie de promotion, du moins d'une tolérance tactique de l'occupant à l'endroit de Rilke. Si les témoignages de l'autorité de censure ou d'éditeurs de l'époque attestant une volonté stratégique de maintenir Rilke sur les étals font défaut, il n'en demeure pas moins que les frères Emile-Paul, éditeurs de Rilke en France depuis 1925, signèrent le 1er février 1943 avec le nationaliste et antisémite Anton Kippenberg de l'Insel-Verlag un contrat[16] pour l'achat et la traduction des treize volumes des *Gesammelte Werke* du poète. Malgré des difficultés de trésorerie chroniques, les deux frères éditeurs caressaient depuis plusieurs années le rêve de publier les œuvres complètes de leur fleuron germanique et profitèrent sans doute de la faveur dont semblait jouir Rilke auprès de l'occupant pour lancer ce projet d'envergure : les termes du contrat prévoyaient en effet la traduction et la publication des treize volumes sous douze ans, le 31 décembre 1955 au plus tard. Or cette faveur, précisément, ne recèle-t-elle pas une part de mirage ?

2. Ambiguïtés d'une réception

6 Rilke était une valeur à la fois aisée et malaisée à exploiter pour le national-socialisme : cette ambivalence se manifeste par la récurrence des publications en français sur le poète, mais aussi, récipro-

quement, par la rareté, voire la quasi-inexistence des écrits de falsification contre Rilke[17], y compris dans les périodiques de sinistre réputation (*La Gerbe* ou *Révolution nationale*, par exemple). Pour tenter d'expliquer ce constat, il faut prendre en compte la réception de Rilke, aspect indispensable dès lors que le processus de traduction et d'édition de la littérature germanique sous l'Occupation se trouva désormais inféodé non plus à la politique ou à l'arbitre individuels des éditeurs, mais à un système de directives idéologiques destiné à gouverner et orienter la circulation et la promotion des œuvres. Et c'est en saisissant la façon dont les autorités allemandes de censure percevaient Rilke que l'on comprend mieux l'entreprise d'idéologisation, d'instrumentalisation dont avait pu être victime, quinze ans après sa mort, le poète. Au milieu des années 1970, l'universitaire Egon Schwarz, qui consacre un article de référence[18] à la perception de Rilke sous le Troisième Reich, affirme que « l'Allemagne, même sous les nazis, ne constituait pas une unité monolithique »[19], mais un État fondé sur une série d'intérêts particuliers souvent antagonistes selon les individualités. Cela vaut, poursuit-il, notamment pour la réception de Rilke, qui n'est pas une figure fédératrice chez les sympathisants des doctrines nazies : à un bout du spectre, les écrivaillons SA n'ont de cesse de vilipender Rilke[20], tandis qu'à l'autre bout, des intellectuels convaincus de la valeur de Rilke et conscients de leur situation en porte-à-faux, tentent, par des démonstrations acrobatiques, de préserver la réputation du poète[21] ; entre ces deux pôles se situe une zone grise, une masse difficile à quantifier de lecteurs trouvant dans la poésie de Rilke un lieu de consolation, d'exil intérieur, un ilot d'humanisme au sein de l'Allemagne barbare.

7 Rilke présentait un certain nombre de traits qui le rendaient pour ainsi dire impropre au détournement racial et ultranationaliste par les nazis. L'extrait du SA-*Mann* cité en annexes exprime bien le faisceau de soupçons qui faisaient du poète de Muzot « le type même de la décadence libérale, raciale et artistique ». Décadence raciale dans un premier temps, car « la presse SS et SA s'interrogeait sur les origines raciales douteuses de Rilke (slave, juive ou même négroïde […]) »[22] et soulignait tant la physionomie rien moins qu'aryenne et brekerienne du poète (ses « lèvres de nègre charnues et renversées », écrivait l'auteur de l'article diffamatoire[23]) que sa constitution maladive, son enfance sous le signe de la féminité et sa réputation de

poète pour dames qui achevait de lui ôter toute virilité. Dans sa conférence de janvier 1941 à l'Institut allemand, le lecteur d'allemand de la Sorbonne et de l'École Normale Supérieure Kaspar Pinette-Decker[24] rappelle combien Rilke se démarquait du plus mâle Stefan George[25] : il évoque en des termes confinant à l'eugénisme la constitution fragile voire débile de cet enfant né prématuré[26] et son incapacité à s'intégrer à toute vie militaire[27], en somme à mener l'authentique existence d'un homme (« er war kein Mann ! », déclarera à propos de Rilke un des chantres du national-socialisme, Hermann Claudius, dans une interview à *Comoedia*[28]). Ces préjugés de genre se doublaient d'une accusation d'ordre artistique : Rilke incarnait aux yeux de beaucoup, fascistes ou non, le précieux, l'« archi-esthète » (« Erz-Ästhet », selon Thomas Mann[29]), son art était fort éloigné des chants tapageurs de la littérature *Blut und Boden* et Rilke préférait exalter, dans une poésie jugée absconse ou trop raffinée par une partie des nazis, les puissances surnaturelles et spirituelles plutôt que le quotidien vulgaire, la réalité brute et populaire[30]. Rilke comptait en somme parmi ceux que le jeune germaniste collaborationniste André Meyer désignait par l'amalgame coutumier de la propagande national-socialiste comme « les esthètes décadents, les marchands de feuilletons, les freudiens voire même les agents de propagande bolchevique »[31]. La réputation d'apolitisme de Rilke, son renoncement escapiste emblématisé par la tour de Muzot — en « Suisse française », précise l'article du SA-*Mann* — et l'absence d'attache communautaire, de *völkische Bindung*, mais aussi le pacifisme intellectuel de Rilke souligné par Paul Valéry, achevaient de rendre Rilke indigeste aux nazis les plus intransigeants. Et par là, c'étaient sa nationalité et son absence d'appartenance nationale (son « caractère transnational » selon Gerald Stieg) qui constituaient l'obstacle majeur aux tentatives de récupération idéologique. Le nomadisme[32] du poète, décrit dans les années précédentes par nombre de médiateurs français (Paul Valéry, Joseph-François Angelloz, Robert Pitrou, etc.) comme l'Européen cosmopolite et éclairé conciliant les pôles germanique, slave, latin et scandinave, n'était pas à proprement parler le critère rédhibitoire pour les falsificateurs du régime hitlérien. Le véritable écueil était la nationalité politique du citoyen Rilke et son rapport au peuple tchèque. Pour faire oublier le télégramme de sympathie que Rilke, fraîchement pourvu d'un passeport tchécoslovaque en 1919, avait adressé au premier président de la république

Tomas Masaryk, lequel venait de refonder son pays sur le modèle français et défia à partir de 1933 l'Allemagne d'Hitler, les nazis s'évertuèrent à faire de Rilke un *Volksdeutscher* des Sudètes. C'est dans cette perspective qu'il convient d'interpréter le signe envoyé par Hitler lorsqu'il fit l'acquisition d'un buste de Rilke au sculpteur suisse Fritz Huf, dans ce sens également qu'on lit aujourd'hui les sentences catégoriques de Kaspar Pinette sur la relation de Rilke à Prague [33]. Et de même, quand la maison d'édition brêmoise Carl Schünemann [34] exigea de Joseph-François Angelloz la modification de passages relatifs à Prague et à la Tchécoslovaquie dans sa thèse [35] sur le point d'être publiée en traduction en Allemagne, les remaniements prévus auraient dû aller dans le sens d'une germanisation du poète, d'une manipulation donc. Le germaniste refusa, l'ouvrage ne vit jamais le jour. La seule composante qui en définitive apportait incontestablement la preuve de la germanité et de l'européanité de Rilke, concluait Kaspar Pinette, c'était… sa foi en Dieu [36], argument propice à rallier au passage les courants français catholiques de la Révolution Nationale.

3. Les conjonctions trop évidentes

8 L'exemple d'un certain nombre de traductions de poèmes de Rilke dans les revues sous l'Occupation amène à s'interroger sur le risque de surinterprétation historique et la foi que peut placer le chercheur dans des conjonctions séduisantes entre la date de publication d'un texte et les circonstances historiques concomitantes. Une analyse plus approfondie de ces congruences peut révéler là encore des mirages.

9 C'est le cas de la traduction d'un *Poème à la nuit* intitulé *Die große Nacht* (janvier 1914), signée d'Armand Robin et parue dans la *Nouvelle Revue Française* le 1er septembre 1939 [37], sur fond de déclaration de guerre. Le titre pathétique et personnel choisi par le traducteur, « Nuit sur la grandeur », évoque un crépuscule fondant sur l'Humanité tout à fait en accord avec le contexte : or la traduction ne sert que d'illustration à un article de Hans Carossa sur Rilke, le poème en soi ne contient aucune allusion guerrière ou historique, même cryptée, et le traducteur, qui s'acquitta de son travail en juillet 1939,

vivait alors dans un repli existentiel focalisé sur la parution de son recueil *Ma Vie sans moi* — loin donc de la géopolitique européenne.

10 Il en va de même pour les quelques *Elégies de Duino* parues en français dans la revue *Esprit et le Voltigeur*, dans les premiers mois de 1940. La première *Elégie*, avec son incipit bien connu (« Qui si je criais… »), fut souvent tenue pour l'expression poétique du malaise existentiel, du silence transcendantal et de la crise anthropologique moderne et comptée au nombre des « œuvres-témoignages »[38], pour reprendre la notion de Claude Mouchard. La parution des trois premières *Elégies* traduites par Armel Guerne — bientôt membre de la Résistance —, qui plus est dans une revue personnaliste s'interrogeant sur l'avenir de l'humanisme, sur fond de débâcle française et d'invasion allemande, ne pouvait qu'entrer en résonance avec le contexte dramatique, voire en être le fruit. Là encore pourtant, la rencontre au méridien entre ce texte investi d'une portée anthropologique et la situation historique fut parfaitement fortuite : Armel Guerne, qui, dans sa correspondance, exprime sa méfiance foncière vis-à-vis des anecdotes, des circonstances, et tient au contraire les œuvres pour des « actes spirituels vivants », affranchis des causalités accidentelles, annonçait en préambule à sa traduction des trois premières *Elégies* la prochaine parution des sept autres poèmes — preuve que le travail de traduction ne tenait pas aux circonstances historiques.

11 On peut enfin citer Thomas Berval, chroniqueur à la revue littéraire *Pyrénées*, qui note la présence hautement symbolique de Rilke au sommaire des premiers numéros de deux jeunes revues organes de la Résistance intellectuelle de la France libre, *Confluences* (Lyon) et *Fontaine* (Alger) — Berval décelant en ce « patronage » « une source infinie de consolation […] dans la crise douloureuse que nous vivons »[39]. Il s'agit ici aussi d'une surinterprétation sous le coup des circonstances et d'une volonté de manifester un signe de résistance. *Confluences*, par exemple, se contenta de publier des lettres inédites de Rilke (traduites par Joseph Rovan) qui ne présentaient aucune référence déchiffrable à la situation en 1940 et poursuivit ainsi une stratégie essentiellement éditoriale : publier un auteur germanique permettait de donner l'impression de passer sous les fourches

caudines de Vichy, de faire croire à une allégeance afin d'obtenir l'imprimatur.

4. Pour un classement des traductions de Rilke sous l'occupation

12 Le risque de céder aux fausses évidences et de surinterpréter les faits invite donc à étoffer l'analyse, à prendre en compte des critères permettant de définir le contexte de traduction et de (ré-)impression des traductions d'œuvres de Rilke sous l'Occupation. Il est intéressant d'évaluer dans un premier temps à quels niveaux peut naître un soupçon de compromission.

13 Il y a bien entendu l'enjeu symbolique autour de l'allemand dans ces années sous tutelle allemande : pour certains comme Geneviève Bianquis, traduire depuis l'allemand peut signifier au grand public la disposition à collaborer, tandis que pour d'autres, traduire depuis la « langue du bourreau » est un moyen de distinguer deux langues allemandes, de poser une dichotomie entre l'innocence et l'humanisme d'un allemand « classique » et la perversion de la « LTI »[40] du Troisième Reich.

14 A l'échelle des traductions, celles-ci se divisent entre celles à même de renvoyer symboliquement à un contexte, à être investies d'un contenu idéologique négatif (dans le cadre d'un processus de récupération, d'instrumentalisation) ou bien positif (traductions vectrices d'un engagement résistant, par exemple), et celles qui ne possèdent pas cette capacité (en raison de leur teneur). Il existe donc les traductions pour ainsi dire innocentes, qui ne tissent aucun lien idéologique (*Les Amantes*, *Le Poète*, *Le Paysage*, *Lettres sur Cézanne*, etc.), et celles, non pas « coupables » — le terme serait excessif et univoque —, mais qui furent effectivement reliées à la situation historique (*Les Elégies de Duino*, *Les Sonnets à Orphée*, *Le Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke*, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*, les lettres sur le pacifisme, etc.). Dans ce dernier ensemble, on distinguera les textes sans discours préfaciel d'autres traductions dotées d'un préambule dans lequel le préfacier (le traducteur ou une autre

personnalité du milieu littéraire) s'évade du commentaire *textimmanent* pour livrer des allusions à la crise concomitante ou, sur le mode plus affectif de l'identification, à une expérience personnelle en prise directe avec l'actualité du moment (c'est le cas de Maurice Betz dans la préface du *Cornette* ou d'André Bellivier dans ses *Sonnets à Orphée*, qui évoquent respectivement l'épreuve du front et un épisode concentrationnaire).

15 Les traductions peuvent être enfin compromises par la seule position du traducteur ou de l'éditeur sous l'Occupation. Il convient alors de procéder avec prudence et d'analyser dans le détail les biographies des personnes impliquées : les cas de Joseph-François Angelloz, de Maurice Betz ou des frères Emile-Paul [41] le prouvent, on ne peut faire preuve de manichéisme et juger d'une compromission à la seule tenue d'une conférence, à la seule parution d'une traduction ou à la seule attribution de contingents de papier, pour ne citer que ces exemples.

5. Enjeu des préfaces

16 Le pouvoir d'aiguillage qu'assument certaines préfaces en des circonstances extraordinaires n'est pas négligeable et l'emporte même parfois sur la teneur des œuvres dont elles sont l'escorte. Tel est le constat qui se fait jour à la lecture de plusieurs œuvres de Rilke parues sous l'Occupation (*Le Livre de la pauvreté et de la mort*, les *Sonnets à Orphée*, le *Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke*), dont les préfaces — acte délibéré ou coïncidence — engagèrent l'œuvre originale tantôt sur la voie de la résistance, tantôt sur celle de la récupération.

17 La traduction du *Livre de la pauvreté et de la mort* accomplie par Arthur Adamov (avec l'aide de Denis de Rougemont) et publiée d'abord par *Esprit* en 1932, puis par la revue *Fontaine* en décembre 1940-janvier 1941 est un de ces textes dont la symbolique fut démultipliée par l'avertissement du traducteur et l'organe de publication. Adamov avait envisagé de retraduire ce volet du *Livre d'heures* en 1935 et mis « tout son espoir » [42] professionnel dans ce projet, finalement publié en 1940, dans un contexte agité : le traducteur errait alors désargenté dans les environs de Marseille avant d'être arrêté et interné au camp d'Argelès-sur-Mer où il demeura six mois dans des

conditions précaires. L'avertissement fourni par Adamov à *Fontaine* et daté du printemps 1940 propose une lecture anthropologique du volet le plus crépusculaire et franciscain du *Livre d'heures* : face au « malaise »[43] civilisationnel grandissant, au « problème qui nous rend fous », au « mal qui nous tue : la mort des religions » et des « anciennes sagesses », le traducteur-exégète critique ce « monde avili où la mort en série est seule légale », dénonce la « hantise essentielle » et ces « temps d'horreur » livrés à l'individualisme et insiste, dans une optique franciscaine, sur la nécessité d'un « absolu dénuement » collectif. Ce constat du déclin spirituel dressé par Adamov ne comportait certes aucune référence explicite à la situation historique de 1940 : la « mort en série » demeurait équivoque et pouvait renvoyer aussi bien aux morts de la Grande Guerre, aux morts des hôpitaux parisiens célébrés par Rilke dans *Malte* qu'à l'extermination de masse dans le système concentrationnaire (ce n'eût été rien de plus qu'une prophétie, au printemps 1940) ; quant à la notion de « martyr », elle prenait, sous la plume d'Adamov, son acception originelle de « témoin », sans référence aux exactions qui seraient commis quelque temps plus tard sur certains civils et résistants. Toutefois, la publication dans *Fontaine*, quelques mois après le début de l'Occupation, prenait une autre coloration, si l'on en croit Max-Pol Fouchet, cofondateur de *Fontaine*, qui, remerciant René Daumal de lui avoir soumis la version d'Adamov, confirme la brûlante actualité du texte de Rilke, de l'avertissement d'Adamov et la pertinence d'une lecture identificatoire :

> Quant à Adamov, il me semble que son "avertissement" prend ici une singulière valeur, tout autre que formelle, la valeur du "souviens-toi qu'il faut mourir" monacal. Ces lignes étaient à écrire à la face d'un monde qui meurt en masse, que l'on oblige à mourir, et qui ne sait pas mourir. Peu de textes sont aussi actuels que le poème de Rilke. Et sa portée en pourrait être redoutable. Quand j'ai reçu ces textes, je n'ai pas craint de démolir le numéro déjà composé pour les insérer.[44]

18 La portée du poème de Rilke pressentie par Max-Pol Fouchet se concrétisa quand Charles de Gaulle, lecteur du numéro 12 de *Fontaine*, cita un vers de Rilke — dans la version d'Adamov — en tête d'un bref message envoyé depuis la Grande-Bretagne aux compagnons de la France Libre, puis publié le 20 février 1942 dans les

colonnes de la revue *Volontaire pour la cité chrétienne* : « Ô mon Dieu, donne à chacun sa propre mort, dit l'auteur du *Livre de la pauvreté et de la mort*. A ceux qui ont choisi de mourir pour la cause de la France, sans que nulle loi humaine ne les y contraignît, à ceux-là, Dieu a donné la mort qui leur était propre, la mort des martyrs ». La « mort en série » et la « mort des martyrs » commençaient alors à prendre un autre sens, une autre dimension.

19 Les *Sonnets à Orphée*, eux aussi, donnèrent lieu à une lecture et à une traduction circonstancielle, celle d'André Bellivier (1894-1971), professeur agrégé de mathématiques au lycée Condorcet qui connut l'incarcération dans différents oflags (cités en fin de préface) et débuta sa traduction dans ces conditions. Bellivier souligne dans son préambule la vertu de consolation, de fortification et de « talisman » des *Sonnets à Orphée* :

> Le soir du Solstice, au pied de la colline de Sion, il me restait un Pascal, la frêle plaquette de l'Insel-Verlag, un coquillage ramassé par mon fils devant le 'Cimetière Marin'. Mêlé au troupeau des captifs, je serrais ces talismans comme les fleurs d'une saison immobile : quand on est mort-vivant, le chagrin ne sourd plus que de soi et, dans l'ordre de l'amour, les plans s'ordonnent ; on peut presque vivre avec ses Dieux. J'avais acquis les *Sonnets à Orphée* depuis la découverte que je fis de la Petite Stèle élevée par M. Maurice Betz à la mémoire de Rainer Maria Rilke. Souvent je relisais certains sonnets, n'en respirant que le parfum au gré de moi-même et de ma nostalgie. Le loisir douloureux du captif m'a conduit, de proche en proche, jusqu'à la dure réalité et le passionnant désespoir de tenter la traduction d'un texte dense et sublime. Il n'est d'abord que d'aimer. Durant des jours – les uns passés non loin de Prague –, j'ai vécu à l'ombre de cette Ombre qui m'a fortifié, consolé et, sans doute, pardonné. Cet essai n'aurait pas été conduit à l'état où il se trouve sans les précieuses remarques qu'a bien voulu me prodiguer M. Georges Zink au cours de conversations pleines d'oubli de nos épreuves. Je l'en remercie en lui dédiant naturellement le travail.
> Nüremberg, 1940 – Edelbach, 1941 – Issy-les-Moulineaux, 1942 [45]

20 Au-delà des analogies avec le mythe d'Orphée (la captivité, l'épreuve du royaume des ombres), la mention de la « colline de Sion » célébrée par Maurice Barrès dans *La Colline inspirée* (1913) pouvait être décryptée, au-delà de l'ordinaire ancrage géographique, comme

l'emblème d'une Lorraine française regagnée sur le *Reich* annexionniste et partant comme un appel à la revanche. En 1989, plus de quarante ans après Bellivier, Charles Dobzynski livra à son tour sa lecture historique des *Sonnets à Orphée* à la lumière de l'Occupation [46].

6. Des traductions compromises ?

21 Quelques traductions soulèvent la question de la compromission avec le régime et de l'instrumentalisation : la traduction du *Cornette* par Maurice Betz (Emile-Paul frères, 1940, retirage en 1942) ainsi que celle des *Élégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée* (Aubier-Montaigne, 1943).

22 Achevé d'imprimer début janvier 1940 (le « jour des Rois » 1940, mentionne le graveur Daragnès dans le justificatif de tirage), le *Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke* sortit en avril-mai 1940. Le retard ne fut pas dû à la situation politique, mais à des négociations juridiques avec les éditions du Sagittaire, détenteurs des droits d'édition du titre en français [47]. Cette retraduction du *Cornette* ne fut en rien une commande de l'occupant : une lettre inédite de Maurice Betz à Robert Emile-Paul mentionne clairement que l'initiative vint directement de l'éditeur, influencé par l'entrée en guerre fin août 1939 [48]. Maurice Betz, alors dans l'artillerie sur le front de la Sarre, effectua le travail de traduction en peu de temps et rédigea une préface de circonstance dans laquelle il évoque les thèmes qui lui sont chers (son journal intime en porte témoignage) et qu'il retrouve dans le *Cornette* : la vie dans la cagna, le compagnonnage viril, l'attente fiévreuse des combats, le dangereux voisinage avec la mort et la guerre perçue comme potentielle régénération. La publication ne comporterait jusque-là rien de compromettant si l'on n'avait en tête l'usage de propagande idéologique que les nationalistes allemands avaient fait du *Cornette* depuis la Première Guerre mondiale : le *Cornette* avait été un des fleurons de la *Tornisterliteratur* et côtoyé le *Faust* de Goethe et le *Zarathoustra* de Nietzsche dans le havresac des soldats. Épopée culte propulsée par des tirages élevés, ce « road-movie de guerre » [49], premier volume de l'*Insel-Bücherei*, avait fasciné, édifié les jeunes hommes, attisé leur

engagement et leur esprit de sacrifice en devenant l'emblème de la mort jeune et héroïque au combat. « Der *Cornet* im Tornister » circulait parmi les anciens soldats allemands de 14-18, mot d'ordre et signe de reconnaissance vecteur d'une foule de souvenirs du front : Walter Simon cite l'exemple du soldat Max Schönauer qui, après avoir eu le *Cornette* dans sa musette en 1914, croisa de nouveau pendant la Seconde Guerre mondiale le chemin de l'épopée rilkéenne, sous la forme non de la *Feldpostausgabe* éditée par l'Insel-Verlag en 1943, mais de la version française de Maurice Betz [50]. Sachant le passé du *Cornette*, cette nouvelle version française trouva nécessairement grâce aux yeux de l'occupant et la préface du traducteur y contribua, au corps défendant de Betz, trop imprudemment fasciné par la guerre et la vitalité effrénée de la vie militaire [51]. Car sa préface, non contente de rappeler à l'occupant l'état d'esprit de toute une génération, tendait également à viriliser une épopée que Betz tenait lui-même pour sentimentale [52] — plus proche du *Jugendstil* donc que du réalisme et du nationalisme belliqueux de la propagande nazie. La mention du front de la Sarre en octobre 1939, sur laquelle Betz clôturait sa préface, rappelait enfin au lecteur français la défaite de 1940, de façon extrêmement opportune pour l'occupant qui s'entendait à remuer le couteau dans la plaie en diffusant nombre de livres de guerre [53].

23 Le volume des *Élégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée* [54] paru aux éditions Montaigne de Fernand Aubier possédait pour sa part une visibilité éditoriale indéniable : Rilke, disparu en 1926, était un des très rares auteurs contemporains à faire son entrée dans la collection des bilingues étrangers réservée d'ordinaire aux classiques des siècles passés, et voisina, au sein de cette collection et, pire encore, dans ces années noires, avec deux figures accaparées par le national-socialisme : Stefan George et Friedrich Hölderlin [55]. La triade Hölderlin/George/Rilke, inscrite dans un faisceau de facteurs éditoriaux (la spécialisation d'Aubier dans la littérature germanique, l'accès privilégié de l'éditeur aux contingents de papier, la présence de Maurice Boucher [56] à la direction de la collection germanique), pouvait susciter la suspicion et faire pressentir quelque obscure orchestration du *Propaganda-Staffel*. Dans le mémento qu'il rédigea pour sa défense devant la Commission d'épuration [57], Maurice Boucher coupa court à cette hypothèse en mentionnant que la paru-

tion de sa traduction d'un choix de poèmes de Stefan George avait été prévue par contrat avant l'Occupation, la publication n'avait donc fait que suivre son cours. L'argument fut probablement vrai, y compris pour les traductions de Joseph-François Angelloz et de Geneviève Bianquis : comment sinon comprendre que deux germanistes au-dessus de tout soupçon [58] et méfiants vis-à-vis du pouvoir falsificateur de l'occupant aient accepté de voir leur traduction publiée en pareil contexte et leur nom associé à des auteurs certes canoniques mais compromis ? Il entrait aussi en ligne de compte une certaine naïveté imprudente, un certain aveuglement visibles dans les justifications mêmes de Geneviève Bianquis au moment de demander sa réintégration à la Libération :

> Je ne suis nullement l'ennemie de l'Allemagne et du génie allemand, et je pense l'avoir prouvé. Mais à aucune époque, je n'ai fait la moindre concession à la doctrine ni à la pratique hitlériennes, dans lesquelles je voyais le suprême danger pour l'Europe et pour les idées de liberté et de dignité humaine dont la France est par excellence la championne. […] Si j'ai, depuis, employé mes loisirs forcés à la publication de travaux sur la littérature allemande, c'est que c'est mon métier, et qu'en publiant des traductions préfacées et commentées de Goethe, de Hölderlin ou de Novalis, j'étais sûre de ne servir en rien l'influence ni le prestige de l'Allemagne que nous combattons. Une petite *Histoire de la littérature allemande* publiée chez A. Colin en 1936 et qui a eu un certain succès se trouvait épuisée en 1941. Malgré les instances de l'éditeur, j'ai refusé de la laisser rééditer, les corrections exigées par la censure allemande aboutissant à dénaturer et les faits et ma pensée. J'ai ainsi préféré, selon une règle immuable, le dommage matériel au dommage spirituel. [59]

24 Dans la conviction qu'ils s'en tenaient, en continuant de traduire, simplement à leur métier, et que ces publications, divergeant par leur pureté et leur vérité philologique des discours pervertis de la propagande, n'apportaient en rien de l'eau au moulin de l'occupant, ces germanistes traducteurs allaient au fond dans le sens de la tâche qu'Epting souhaitait assigner aux universitaires les moins accommodants : « rendre plus de services au rapprochement franco-allemand en consacrant toute [leur] activité à des traductions […]. » [60]

7. La traduction comme riposte Á l'occupant

25 En l'absence d'une préface engagée dans laquelle le préfacier (le traducteur) aurait pris position contre l'idéologie dominante, le choix d'une traduction philologique comme moyen de riposter au dévoiement intellectuel demeurait néanmoins peu lisible au-delà du cercle confidentiel de certains germanistes et amateurs de poésie eux aussi hostiles au régime. Une seule et unique traduction fut publiée, dont la préface autant que le contenu visait à corriger l'image de Rilke propagée par les nazis. En 1944, Maurice Betz traduisit des extraits de lettres pacifistes que Rilke avait rédigées au cours et au lendemain de la Première Guerre mondiale. Ces lettres parurent dans une plaquette tirée par Daragnès en janvier 1944, à 85 exemplaires, pour « quelques amis français de Rilke », comme l'indique la préface. Outre le contenu, la maquette extérieure, la dédicace et l'avant-propos du volume avaient été également pensés comme un défi à l'occupant : la couverture arborait en frontispice, sous le titre, un cœur surmonté d'une croix de Lorraine [61] et, en quatrième de couverture, une gravure de Daragnès représentant l'emblème rilkéen, une rose rouge, parcouru par la chenille noire du national-socialisme ; la publication était dédiée à Daniel Decourdemanche (alias Jacques Decour), jeune agrégé d'allemand et traducteur qui avait été fusillé en mai 1942 pour faits de résistance et incarnait, parmi les jeunes germanistes trentenaires élèves de Maurice Boucher, l'exact inverse du maurrassien Pierre Velut ou du tout aussi pro-allemand André Meyer. L'avant-propos, l'œuvre de Maurice Betz à n'en pas douter, dénonçait la propagande faite sur le dos de Rilke, soulignait le rejet de la guerre par le poète et répondait aux tentatives récurrentes de le rattacher à la pure germanité, au détriment de la composante tchèque :

> Destinés à montrer l'abus fait par la propagande allemande en France du nom de Rainer Maria Rilke, ces extraits de lettres rétablissent dans sa pureté et dans sa vérité la figure du grand poète pragois qui, après avoir souffert plus qu'aucun autre de la guerre de 1914 à 1918, avait, dès 1920, par son volontaire exil, et par un hommage formel au président Masaryk, protesté contre la vague montante du

> nationalisme allemand et contre les premières manifestations du national-socialisme menaçant.

26 L'alarmisme de l'avertissement était en vérité exagéré : le seul écrit de propagande en français sur Rilke avait été la superficielle conférence de Kaspar Pinette, bien peu apte à démontrer la germanité du poète face à la foule d'articles dépeignant dans l'entre-deux-guerres un Rilke européen et cosmopolite ; le poète n'avait jamais été non plus l'incarnation du bellicisme ou du nationalisme aux yeux du public français, qui n'avait pas eu connaissance de facettes moins consensuelles du poète[62] ; quant aux protestations de Rilke contre « les premières manifestations du national-socialisme menaçant », la formule grandiloquente enjolivait une fois encore la réalité biographique en prêtant au poète un engagement qui lui était autant étranger qu'anachronique. Betz grossissait en somme le trait afin de laver la réputation de *son* poète de toute souillure et de lancer un signe clair en direction d'un lectorat français dérouté : la réimpression de la plaquette et de l'avertissement de Betz à quelque 1500 exemplaires fut d'autant plus bienvenue aux premiers jours de 1945 que s'enclenchait alors le processus d'épuration et que semblait s'installer pour un certain temps la méfiance générale à l'endroit des auteurs de langue allemande.

27 De l'analyse du « cas » Rilke sous l'Occupation se dégagent plusieurs conclusions. La première est qu'il convient, si l'on souhaite évaluer objectivement le degré de compromission ou d'engagement d'une traduction, de son traducteur ou de son éditeur, de ne pas céder à l'appât des fausses évidences ou de la surinterprétation : données bibliométriques et recensements quantitatifs doivent se doubler d'une méthode qui, à la façon de celle d'Antoine Berman pour l'analyse des traductions[63] ou de la perspective microstoriale des sociologues de la traduction (Gisèle Sapiro, Blaise Wilfert, Isabelle Kalinowski), intègre un certain nombre de facteurs (re-)contextualisants et permette d'élaborer un horizon aussi objectif et exhaustif que faire se peut : établir la biographie du traducteur, analyser sa parole, examiner les organes de publication, la nature des éventuelles préfaces et interpréter leur positionnement idéologique, exploiter enfin les témoignages, si rares et lacunaires soient-ils, sur la genèse des traductions sont autant d'étapes qui permettent d'évaluer un

degré d'engagement ou de discrédit. Le « cas » Rilke nous permet en outre de comprendre que la récupération, l'instrumentalisation de Rilke dans la France occupée ne furent pas les mêmes que pour Hölderlin, Goethe, Schiller ou Nietzsche. Rilke ne suscitait pas de consensus monolithique chez l'occupant, et son œuvre demeurait à la fois difficilement conciliable avec les idéaux nazis et difficilement manipulable auprès d'un public français déjà instruit du poète. Or ce dernier ne fut pas évincé des étals, bien au contraire, preuve qu'il offrait des commodités non négligeables : son renom, sa réputation auprès des Français, son implantation dans le terreau français [64], son prénom parfois orthographié à la française et jusqu'à son rapport à Rodin, l'un des inspirateurs de Breker, étaient autant d'atouts propres à favoriser ce « climat qui permette un échange loyal et sincère entre la pensée française et la pensée allemande » et « une connaissance approfondie de l'Allemagne », pour reprendre l'antienne de Karl Epting [65]. L'occupant fit donc le pari de prendre pour *cheval de Troie* un poète à la germanité douteuse, mais disposant d'un solide rayonnement humaniste et cosmopolite à l'étranger, afin d'accomplir une « prise de contrôle » en douceur, « sans pression directe » [66] et de favoriser, si ce n'est un mouvement d'enthousiasme germanophile voire d'acculturation dans la population française, du moins un « accommodement » [67]. Rilke servait de séduisant paravent destiné à maintenir l'illusion d'un continuum civilisationnel et d'une inoffensivité du national-socialisme. Récupérer Rilke, cela ne ressemblait-il pas à récupérer la rhétorique éclairée de la Société des Nations [68], ses notions de « pont » entre les peuples, de « bourse des valeurs intellectuelles », pour mieux les noyauter *in fine* ? A partir de ce micro-exemple, on saisit tout l'opportunisme et la stratégie de captation insidieuse de l'occupant.

ADAMOV Arthur, *L'Homme et l'Enfant*, Paris, Gallimard, 1968.

ANGELLOZ Joseph-François, *Rainer Maria Rilke. L'évolution spirituelle du poète*, Paris, Paul Hartmann, 1936.

BERMAN Antoine, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.

BERVAL Thomas, « Les revues », dans *Pyrénées*, Cahiers des lettres et des arts, n°2, Toulouse, Privat-Didier, 1941.

BETZ Maurice, *Journal intime* : 1943-1946, Archives M. Betz, Bibliothèque des Dominicains, Colmar.

BETZ Albrecht, *Exil et engagement. Les intellectuels allemands et la France* : 1930-1940, traduit de l'allemand par Pierre Rusch, Paris, Gallimard, 1991.

BETZ Albrecht, « Der Bruch von 1940: Übersetzungen aus dem Deutschen zwischen 1933 und 1944 », dans Bernard Banoun, Michaela Enderle-Ristori, Sylvie Le Moël (éds.), *Migration, exil et traduction. Espaces francophone et germanophone*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2011, p. 185-195.

BURRIN Philippe, *La France à l'heure allemande* : 1940-1944, Paris, éditions du Seuil, 1995.

ENGEL Manfred et FÜLLEBORN Ulrich (éds.), *Rilkes Duineser Elegien*, volume 3, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1982.

FOUCHE Pascal, *L'Edition française sous l'Occupation* (1940-1944), 2 volumes, Paris, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'université Paris 7, 1987.

KALINOWSKI Isabelle, *Une histoire de la réception de Hölderlin en France* (1925-1967), thèse de doctorat, sous la direction de Gérard Raulet, Université de Paris 12, 1999.

KLEMPERER Victor, *LTI, la langue du IIIe Reich. Carnets d'un philologue*, traduit de l'allemand et annoté par Elisabeth Guillot, Paris, Éditions Pocket, 1998.

KREBS Roland, « Le programme de traductions de l'Institut allemand de Paris (1940-1944), un aspect peu connu de la politique culturelle national-socialiste en France », dans *Études germaniques*, n°69, Paris, Klincksieck, 2014, p. 441-461.

LÜDDEMANN Stefan, « Millionenseller für die Weltkriegstornister: Roadmovie einer Generation, Rilkes *Cornet* », dans *Neue Osnabrücker Zeitung*, 5.07.2014, En ligne http://www.noz.de/deutschland-welt/kultur/artikel/487264/millionenseller-fur-die-weltkriegs-tornister

MATHIEU Georges, *La Sorbonne en guerre* (1940-1944), suivi de *Journal de la libération de Versailles*, Paris, L'Harmattan, 2011.

MEYER André, « Pour y voir clair dans la littérature allemande. Les histoires de la littérature », dans *Cahiers franco-allemands*, n°10-12, Karlsruhe, G. Braun, 1942.

MOUCHARD Claude, *Qui si je criais… ? Œuvres-témoignages dans les tourmentes du XX^e siècle*, Paris, Laurence Teper, 2007.

PINETTE Kaspar, « Rainer Maria Rilke », dans *Poètes et penseurs*, *Cahiers de l'Institut allemand*, n°1, sous la direction de Karl Epting, Paris, Sorlot, 1941.

RILKE Rainer Maria, « Nuit sur la grandeur », dans *Nouvelle Revue Française*, n°312, Paris, Gallimard, 1939.

RILKE Rainer Maria, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*, traduction et avertissement d'Arthur Adamov, Alger, Edmond Charlot, 1941 (réimpression : Le Paradou, Actes Sud, 1982).

RILKE Rainer Maria, *Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke*, traduit de l'allemand par Maurice Betz, Paris, Emile-Paul frères, 1940 (réimpression en 1942).

RILKE Rainer Maria, *Les Elégies de Duino* et *Les Sonnets à Orphée*, traduit de l'allemand par Joseph-François Angelloz, Paris, Éditions Montaigne, 1943.

RILKE Rainer Maria, *Sonnets à Orphée*, traduit de l'allemand par André Bellivier, Yggdrasill, 1943.

RILKE Rainer Maria, *Fragments sur la guerre*, traduit de l'allemand par Maurice Betz, Paris, Emile-Paul frères, 1944 (réimpression en 1945).

RILKE Rainer Maria, *Lettres milanaises : 1921-1926*, édité par R. Lang, Paris, Plon, 1956.

RILKE Rainer Maria, *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke: Textfassungen und Dokumente*, édité par Walter Simon, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974.

RILKE Rainer Maria, *Briefe zur Politik*, édité par Joachim W. Storck, Francfort-sur-le-Main/ Leipzig, Insel Verlag, 1992.

RILKE Rainer Maria, *Œuvres poétiques et théâtrales*, sous la direction de Gerald Stieg, Paris, Gallimard, 1997.

RILKE Rainer Maria, *Sonnets à Orphée*, préface et traduction de Charles Dobzynski, Paris, Orizons, 2011.

RILKE Rainer Maria, *Rilke et la France*, sous la direction de Daniel-Rops et Maurice Betz, Paris, Plon, 1942.

SCHWARZ Egon, « Rainer Maria Rilke unter dem Nationalsozialismus », dans Ingeborg H. Solbrig et Joachim W. Storck, (éds.), *Rilke heute: Beziehungen und Wirkungen*, 2 volumes, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1975-6.

SIGODA Pascal, *René Daumal*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1993.

STERNHEIM Thea, *Tagebücher* (1903-1971), 3 volumes, choix et édition de T. Ehrsam et R. Wyss, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002.

STIEG Gerald, « Rilke l'Européen », dans Michel Reffet (éd.), *L'Autriche et l'idée d'Europe*, actes du congrès de l'AGES, Paris, Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur (AGES), 1997.

TAUTOU Alexis, *Histoire des (re-)traductions et (re-)traducteurs de la poésie de Rainer Maria Rilke dans l'espace francophone*, thèse de doctorat sous la direction de Bernard Banoun et Irène Weber Henking, Université François-Rabelais (Tours)/Université de Lausanne, 2012.

WILFERT Blaise, *Paris, la France et le reste… : importations littéraires et nationalisme culturel en France* (1885-1930), thèse de doctorat sous la direction de Christophe Charle, Paris, Université Panthéon-Sorbonne, 2003.

Huitièmes Assises de la traduction littéraire. Traduire la poésie, Paris/Arles, Atlas/Actes Sud, 1991.

N°1 - « Rilke, wie er wirklich war », *Der SA-Mann*, édition Palatinat du Rhin, 13 janvier 1939 (Engel, Manfred/Fülleborn, Ulrich, *Rilkes Duineser Elegien*,

Volume 3, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1982, p.110-111 ; nous traduisons).

« Aux efforts accomplis par certains cercles littéraires pour faire du poète René (Rainer) Maria Rilke un représentant positif de la nouvelle poésie allemande, il faut opposer avec force fermeté que Rilke doit être tenu pour le type même de la décadence libérale, raciale et artistique. Ceci découle de sa vie, de son œuvre et de son rapport au judaïsme. […] Alors que Rilke avait séjourné dans le sud de l'Allemagne durant la guerre, il se sentit tenu, après l'écrasement du gouvernement des conseils à Munich en mai 1919, de rejoindre la Suisse en qualité d'émigré. […] Rilke passa le reste de son existence au château de Muzot (Suisse française). "Dans la clôture de son ermitage, à l'intérieur de laquelle, au terme de longues pérégrinations, il s'était enfermé pour des raisons de santé et par amour de la méditation ("Il vouait, nous en avons la preuve, un culte à la vierge Marie qui rappelle la dévotion absolue des moines du Moyen-âge", Paul Zech, *Rainer Maria Rilke*, Dresden, 1930, p. 29), Rilke était devenu citoyen de l'Europe intellectuelle" (Paul Valéry, *Stimmen der Freunde* p. 175) […] Or la jeunesse nationalsocialiste et, avec elle, la nouvelle Allemagne rejettent la peur de la civilisation, le renoncement moyenâgeux au monde, le pacifisme international et partant les natures d'esthètes veules et infécondes, les versificateurs décadents, les faiseurs d'atmosphère étrangers au monde, les individus racialement inférieurs et les pacifistes germanophobes et judéophiles tels que Rainer Maria Rilke. »

N°2 - Kaspar PINETTE-DECKER (1913-1997) signa une nouvelle (*Ritt in Kurland*) ainsi qu'une épopée *Blut und Boden* sur le *Reichsarbeitsdienst* (*Männer, Land und Spaten : Werden und Wesen des deutschen Arbeitsdienstes*), qui marque son allégeance aux idées nationalsocialistes dès 1935. En 1936, il soutint à Göttingen une thèse aux accents antisémites sur « Albert Ballin et la politique allemande » dans laquelle il compare l'homme d'affaires allemand au Juif Süss. En 1937, il édita un recueil de nouvelles de Conrad Ferdinand Meyer. Choisi par Maurice Boucher comme lecteur d'allemand à l'Institut d'études germaniques de la Sorbonne à partir de l'automne 1940 et à l'École Normale Supérieure jusqu'en janvier 1942. Dans son plaidoyer de défense face à la Commission d'épuration, Maurice Boucher affirme que Kaspar Pinette « n'était pas spécialement nazi »[69], à rebours de Johannes Hoffmeister, lecteur à partir de l'automne 1942, acquis au nazisme et qualifié par Boucher de « Nazi-Standarte ». Pinette fut également employé à l'Institut allemand de Paris dans les

premières années de son fonctionnement et se chargea de la rubrique théâtrale (« Pariser Schauspielkalender ») des *Cahiers franco-allemands*. Kaspar Pinette émigra (sous l'Occupation ou à la Libération ?) à New York (Staten Island) où il exerça comme professeur de langues sous une identité américanisée (Gaspard L. Pinette)[70], à la Walden School et au Wagner College. En 1962, Pinette fonda le Wagner College Institute à Bregenz en Autriche dont il demeura le directeur historique (une bourse porte toujours son nom). En 1990 parut son dernier ouvrage, *Ami ou ennemi ? Les Allemands en France (1940-1944)* : il y développe des thèses partiales revalorisant l'action de l'occupant allemand[71].

---

1 Fonds Maurice Betz, Bibliothèque des Dominicains, Colmar.

2 Thea Sternheim, *Tagebücher*, Volume 3 (1936-1951), Göttingen, Wallstein Verlag, 2002, p. 289. Nous traduisons.

3 Fonds Maurice Betz, Bibliothèque des Dominicains, Colmar.

4 Sollicitée par Maurice Betz, qui fut, avec Daniel-Rops, le coordinateur de l'ouvrage d'hommages intitulé *Rilke et la France* (Plon, 1942), Geneviève Bianquis finit par accepter de participer et rédigea un article sur Rilke traducteur.

5 Dans *La Gerbe* du 25 mars 1943, l'article « Souvenirs sur Rilke » de Helene von Nostitz côtoie l'encart suivant : « Trois moyens de bien servir la France : Collaboration / la Milice / la Légion des Volontaires. Français, décide-toi ! »

6 *Rilke et la France*, Paris, Plon, 1942 ; Katharina Kippenberg, *Rainer Maria Rilke*, traduction de B. Briod, Paris, Plon, 1942 ; Maurice Betz, *Rilke à Paris*, Paris, Emile-Paul frères, 1941 ; Edmond Jaloux, *Rainer Maria Rilke*, Emile-Paul frères, s.d. ; Léon-Paul Fargue, *Fantôme de Rilke*, Paris, Emile-Paul frères, 1942, édition entièrement partie au pilon à la demande de l'auteur, scandalisé par la présence de coquilles.

7 Blaise Wilfert, *Paris, la France et le reste… : importations littéraires et nationalisme culturel en France (1885-1930)*, thèse de doctorat sous la direction de Christophe Charle, Université Panthéon-Sorbonne, 2003, p. 219.

8 Lors de la semaine d'art allemand à Bordeaux furent lus, en novembre 1943, des poèmes de Rilke et Stefan George.

9 Une interview de Maurice Betz dans un café de Saint-Germain-des-Prés à l'occasion de la sortie de sa monographie *Rilke à Paris* fut enregistrée le 20

février 1942 et diffusée sur Radio Paris, dans l'émission « Cahiers du Groupe Poètes » (INA). En juin 1941, le journaliste Charles Coulon avait déjà évoqué sur les ondes de cette même station les poèmes français de Rilke.

10 On dénombre plusieurs conférences durant les années d'Occupation : Kaspar Pinette évoqua Rilke à l'Institut d'allemand en janvier 1941 (« Rilke – Allemand ou Européen ? », 23 janvier 1941, Maison de la Chimie / Institut allemand, 28 rue Saint-Dominique, Paris 7ème ; conférence reproduite dans le premier numéro des *Cahiers de l'Institut allemand* intitulé *Poètes et penseurs*, Sorlot, 1941, p. 61-86) ; Marie Reinhardt, une actrice russe émigrée, évoqua « Rainer Maria Rilke et ses amitiés créatrices » le 28 février 1942 à la Maison de la Chimie ; Joseph-François Angelloz tint lui aussi une conférence sur Rilke dans l'amphithéâtre Richelieu de la Sorbonne le 19 juin 1942 ; Helene von Nostitz, enfin, parla des rencontres entre Rilke et Rodin à l'hôtel de Sagan, fief du *Propaganda-Staffel*, en mars 1943.

11 À titre d'exemple, quatre poèmes de Rilke mis en musique en 1939 par le compositeur Mario Versepuy à partir de la traduction de Maurice Betz furent donnés lors de différents concerts.

12 En janvier 1942, Maurice Betz prévoyait une modeste exposition de manuscrits, de lettres et d'ouvrages de Rilke à la librairie de Pierre Périchard « La Peau de Chagrin » (rue des Beaux-arts), qui publiait les *Cahiers des Poètes*.

13 Le « deutsch-französischer Übersetzungsausschuss » devait jouer le rôle d'une agence littéraire établissant la liste des œuvres à importer, à traduire, proposant des rapports de lecture aux éditeurs français, dressant des listes de traducteurs potentiels, intervenant dans les négociations d'achat de droits avec les éditeurs allemands, etc. Sur ces différents aspects éditoriaux, nous renvoyons à Pascal Fouché, *L'Édition française sous l'Occupation* (1940-1944), 2 volumes, Paris, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'université Paris 7, 1987.

14 Isabelle Kalinowski, *Une histoire de la réception de Hölderlin en France* (1925-1967), thèse de doctorat sous la direction de Gérard Raulet, Université de Paris 12, 1999, p. 120.

15 Voir Alexis Tautou, *Histoire des (re-)traductions et des (re-)traducteurs de la poésie de Rainer Maria Rilke dans l'espace francophone*, thèse de doctorat sous la direction de Bernard Banoun et Irène Weber Henking, Université François-Rabelais (Tours)/Université de Lausanne, 2012.

16 Fonds Emile-Paul, AJ 40/1007(1), Paris, Archives Nationales.

17 Une instrumentalisation aussi grave que celle du germaniste national-socialiste Franz Koch à partir du *Livre d'heures* de Rilke n'existe pas en français. Voir Gerald Stieg, « Rilke l'Européen », *L'Autriche et l'idée d'Europe*, Actes du congrès de l'AGES, Paris, Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur (AGES), 1997, p. 146-147.

18 Egon Schwarz, « Rainer Maria Rilke unter dem Nationalsozialismus », *Rilke heute: Beziehungen und Wirkungen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1975-1976, p. 287-312 .

19 *Ibid.*, p. 287.

20 Egon Schwarz cite à cet égard un extrait d'un article contre Rilke, « Rilke, wie er wirklich war », paru en janvier 1939, à Munich, dans l'hebdomadaire *Der SA-Mann* (Egon Schwarz, *op. cit.*, p. 294-295). Voir l'annexe n°1.

21 Voir Egon Schwarz, *op. cit.* Nous renvoyons notamment à l'article de Wolfgang Müller, « Um die Geltung Rilkes » (*Das Reich*, n°14, 1940), cité par Schwarz et reproduit dans Engel / Fülleborn, *op. cit.*, p. 113-116.

22 Gerald Stieg, « Rilke l'Européen », *L'Autriche et l'idée d'Europe*, Actes du congrès de l'AGES, Paris, Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur (AGES), 1997, p. 146.

23 Egon Schwarz, *op. cit.*, p. 295.

24 Nous renvoyons à sa biographie en annexe 2.

25 Kaspar Pinette, « Rainer Maria Rilke », *Poètes et penseurs*, *Cahiers de l'Institut allemand*, n°1, sous la direction de Karl Epting, Paris, Sorlot, 1941, p. 62 : « Déjà, la simple apparence physique souligne l'énorme différence existant entre George et Rilke : George, fils d'un vigneron, avait passé sa jeunesse parmi les paysages les plus splendides d'Allemagne ; jeunesse d'ailleurs pleinement heureuse, qui lui a permis de conserver toujours la saine nature d'un paysan. Rilke au contraire avait un corps chétif, fort peu séduisant ; sa jeunesse avait été instable et peu heureuse ; il était très susceptible, d'une sensibilité maladive, vibrant douloureusement au moindre contact. » En septembre 1941, Kaspar Pinette consacra par ailleurs une conférence à Stefan George, reproduite dans le n°331 de la *Nouvelle Revue Française*.

26 *Ibid.*, p. 63 : « En habillant en fille son fils, le petit René – c'est en effet ainsi que le poète avait été d'abord appelé. Jusqu'à sa cinquième année, Rilke porta uniquement des vêtements de fille, il avait les cheveux longs et il

jouait à la poupée. Il n'est nullement exagéré de considérer une telle éducation comme périlleuse pour le développement ultérieur d'un garçon. […] Ainsi René se trouvait déchiré entre ces deux influences contradictoires, cas déplorable pour un enfant déjà faible de constitution, né avant terme et toujours maladif. »

27 *Ibid.*, p. 64 : « Le petit Rilke n'était pas capable de satisfaire à de telles exigences : physiquement il était trop délicat pour supporter ces épreuves. […] Malgré les années pénibles passées à Sankt Pölten, Rilke n'avait aucune haine pour la vie militaire. Après que son père l'eut retiré de l'école, il continua à porter son uniforme quelques semaines. »

28 Philippe Lavastine, « Rencontre avec Hermann Claudius », *Comoedia*, 5.07.1941.

29 Thomas Mann, lettre à Agnes E. Meyer, 3.10.1941, dans Thomas Mann, *Briefe* 1937-1947, édité par E. Mann, Francfort-sur-le-Main, Fischer Verlag, 1963, p. 213. Reproduit dans Engel / Fülleborn, *op. cit.*, p. 234-235.

30 Kaspar Pinette, *op. cit.*, p. 69 : « Ses fièvres d'enfant l'ont mis en contact avec les puissances surnaturelles dont toute sa vie il nous a parlé et qui l'ont plongé dans un autre monde, loin du nôtre ». *Ibid.*, p. 73 : « Car il n'a jamais eu avec la société que des rapports mal définis, il n'a jamais exercé de profession ».

31 André Meyer, « Pour y voir clair dans la littérature allemande. Les histoires de la littérature », *Cahiers franco-allemands*, n°10-12, 1942 : « En France, on s'en souvient, la littérature allemande la plus moderne connut alors une vogue extraordinaire : les traductions de romans et d'essais allemands pullulèrent et certaines atteignirent des tirages fantastiques. Mais tandis qu'une critique bien stylée ne trouvait pas assez d'éloges dithyrambiques pour célébrer les esthètes décadents, les marchands de feuilletons, les freudiens voire même les agents de propagande bolchevique, elle laissait par trop dans l'ombre, ou passait sous silence les créateurs authentiques, les poètes enracinés dans le sol natal, les artistes conscients de leur responsabilité et de leur mission. » Meyer reprend, toutefois avec un fond ouvertement raciste, l'argument d'une littérature traduite trop peu germanique déjà développé en 1934 par Josef Breitbach dans la *Revue hebdomadaire*.

32 Gerald Stieg, *op. cit.*, p. 141 et sq. Sur la nationalité de Rilke, voir également Alexis Tautou, *op. cit.*, p. 111 et seq.

33 Kaspar Pinette, *op. cit.*, p. 68 : « Les Allemands constituent [à Prague] la classe supérieure de la société cultivée, répartie entre la noblesse et la

bourgeoisie. […] L'amour que Rilke avait de Prague a fait naître la légende qu'il était tchèque : par exemple, André Gide l'assure, assez légèrement, dans sa contribution au recueil *Reconnaissance à Rilke*. En vérité, Rilke a acquis une signification européenne, mais sa souche est purement allemande. Ni dans ses origines, ni dans son éducation, on ne trouve la moindre trace d'une influence tchèque, il se refusait même à étudier cette langue, tandis qu'il apprit, avec beaucoup de plaisir et d'amour, la langue française que sa mère lui enseigna. Il ne peut pas y avoir de doute : ses conceptions sont purement germaniques, et nullement slaves. »

34 Werner Wien (Carl-Schünemann-Verlag), lettres à Joseph-François Angelloz, 14.06.1939 et 27.6.1939, Archives privées.

35 Joseph-François Angelloz, *Rainer Maria Rilke : l'évolution spirituelle du poète*, Paris, Paul Hartmann, 1936.

36 Kaspar Pinette, *op. cit.*, p. 85-86 : « Rilke était Allemand, dans sa volonté de découvrir Dieu, dans ses efforts pour dépasser les limites des possibilités humaines, — il était Européen, car sa recherche s'adresse à chacun de nous, quelle que soit la langue que nous parlions. Dieu n'appartient pas à un seul. Dieu est à tous. »

37 Rainer Maria Rilke, « Nuit sur la grandeur », *Nouvelle Revue Française*, n°312, Paris, Gallimard, 1939, p.429.

38 Claude Mouchard, *Qui si je criais… ? Œuvres-témoignages dans les tourmentes du XX^e siècle*, Paris, Laurence Teper, 2007.

39 Thomas Berval, « Les revues », *Pyrénées*, n°2, 1941, p. 231 : « Les jeunes revues : *Fontaine* à Alger, *Confluences* à Lyon, *Poésie 41* à Angles (Gard). Par le simple fait de leur existence, ces revues nous consolent de bien des malheurs. Leur trait essentiel, c'est le courage, la volonté de servir la Poésie. Chose remarquable, c'est sous le patronage de Rainer Maria Rilke que *Fontaine* et *Confluences* ont fait leur entrée. Dans la crise douloureuse que nous vivons, le poète des *Sonnets à Orphée* nous est une source infinie de consolation. Peut-être faut-il en chercher la raison dans ce fait qu'il a porté son œuvre en lui-même, durant les quatre années de la dernière guerre, dans un silence effrayant que lui imposaient les morts, les centaines de milliers de morts qui remplissaient les jours et les heures de ces années terribles. Et ce n'est qu'une fois la paix venue qu'il put se délivrer de son message. On sait que les *Sonnets* et les *Élégies*, ses œuvres essentielles, naquirent, à quelques semaines de distance, en peu de jours. »

40 Victor Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Éditions Pocket, 1998.

41 Nous renvoyons aux biographies de Joseph-François Angelloz et de Maurice Betz mises en ligne par nos soins sur le site de partage Wikipedia. Plusieurs indices accréditent la résistance des frères Emile-Paul : le refus de régler leur horloge sur l'heure allemande, mais surtout le fait que les deux frères aient accueilli dans leurs locaux rue de l'Abbaye les réunions des « Amis d'Alain-Fournier » (réseau du Musée de l'Homme).

42 Arthur Adamov, *L'Homme et l'Enfant*, Paris, Gallimard, 1968, p. 55 : « Cette traduction achevée, toutes les portes s'ouvriront. »

43 Rainer Maria Rilke, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*, traduction et avertissement d'Arthur Adamov, Arles, Actes Sud, 1982 (réédition, 2001), p. 7-12.

44 Max-Pol Fouchet, lettre à René Daumal, 25 février 1941, dans Pascal Sigoda, *René Daumal*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1993, p. 206.

45 Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, traduction d'André Bellivier, Yggdrasill, 1943, s.p.

46 Voir l'intervention de Charles Dobzynski dans *Huitièmes Assises de la traduction littéraire* « *Autour de Rilke* ». *Traduire la poésie*, Atlas, Actes Sud, 1991, p. 40-41. Voir également Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, préface et traduction de Charles Dobzynski, Paris, Orizons, 2011, p. 16-20.

47 Maurice Betz, lettre aux armées à Robert Emile-Paul, 4 avril 1940, Archives privées : « Cher ami, à quand la sortie du *Cornette* ? J'espère que l'affaire est enfin réglée et que vous avez pu vous mettre d'accord avec le Sagittaire… »

48 Maurice Betz, lettre aux armées à Robert Emile-Paul, 7 septembre 1939, Archives privées : « Le *Cornette* ? Volontiers. J'ai assez de loisirs pour vous en donner une traduction en quelques jours, mais il faudrait le texte allemand. Je le demande à ma femme par le même courrier, mais pour plus de sûreté peut-être pourriez-vous faire acheter la plaquette chez Lesardier au Gibert et me l'envoyer d'urgence. L'un ou l'autre envoi m'atteindra, j'espère. »

49 Stefan Lüddemann, « Millionenseller für die Weltkriegstornister: Road-movie einer Generation, Rilkes *Cornet* », *Neue Osnabrücker Zeitung*, 5.07.2014, En ligne http://www.noz.de/deutschland-welt/kultur/ artikel/487264/millionenseller-fur-die-weltkriegs-tornister, consulté le 29.01.2016.

50 Rainer Maria Rilke, *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke: Textfassungen und Dokumente*, édité par Walter Simon, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 1974, p. 303 : « Tonnerre ! Mais c'était elle...! Mon cœur se mit à battre la chamade sous le coup d'une joie violente, comme si je venais soudain de retrouver à l'impromptu un être aimé, que dis-je, une amante perdue de longue date. Oui, c'était elle, la *Mélodie de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke*. [...] Le *Cornette* en français. Il ne cessait d'entrer dans ma vie, de la traverser, de la [Première] Guerre mondiale jusqu'à cette guerre, en passant par l'après-guerre. » (Notre traduction)

51 Voir Maurice Betz, Journal intime, 5 janvier 1944, Bibliothèque des Dominicains, Colmar : « En me souvenant de nos semaines d'Oermingen, je cherchais à m'expliquer mon étrange goût de la guerre. *Scaferlati pour troupes*, qui est tout jeunesse et inconscience, ne traduit qu'imparfaitement le fond de mes sentiments. Je hais, j'abomine la guerre, c'est certain, car je hais la douleur, la cruauté, la violence, la contrainte, la chair blessée. Mais ce qui m'exalta dans l'état de combattant, lorsque j'avais dû l'accepter, c'était la conscience d'être au-delà des conventions, des mesquineries, des soucis, des calculs de la vie. C'était l'orgueil d'une pureté vraie. C'était le sacrifice de tout, imposé d'abord sans doute par les événements, puis consenti, et qui ne laissait place que pour une frénésie de vivre, pour cet enivrement un peu fou auquel nous nous abandonnions sur les routes et dans les vergers de la Sarre. »

52 Nous renvoyons à la préface de Rainer Maria Rilke, *Chant de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke*, Paris, Emile-Paul frères, 1940, s.p.

53 *Dialogues des prisonniers*, un ouvrage que Maurice Betz rédigea sous l'influence immédiate de la défaite et de son internement au camp de Mailly, fut ainsi inscrit sur la liste des ouvrages à promouvoir établie par l'Occupant. D'autres livres écrits ou traduits par Betz furent en revanche retirés de la vente (son *Portrait de l'Allemagne*, sa traduction de *La Montagne magique*, les romans de Vicki Baum, etc.).

54 Rainer Maria Rilke, *Les Elégies de Duino* et *Les Sonnets à Orphée*, traduction de Joseph-François Angelloz, Paris, Éditions Montaigne, 1943.

55 Stefan George, *Choix de poèmes*, traduction de Maurice Boucher, Paris, Éditions Montaigne, 1941-1943 ; Friedrich Hölderlin, *Poèmes*, traduction de Geneviève Bianquis, Paris, Éditions Montaigne, 1943.

56 Sur la question de l'implication de Maurice Boucher dans la Collaboration, voir en particulier Georges Mathieu, *La Sorbonne en guerre (1940-1944)*,

suivi de *Journal de la libération de Versailles*, Paris, L'Harmattan, 2011.

57 F/17/16752, Archives Nationales.

58 Geneviève Bianquis fut proche des idées de la SFIO, au sein de laquelle elle milita, fit partie du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes et adhéra au parti communiste en 1936 (http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article100007, version mise en ligne le 3 novembre 2010). En novembre 1940, elle fut (ad)mise d'office à la retraite en vertu de la loi du 14 octobre 1940 (prévoyant la retraite d'office de toute femme fonctionnaire de plus de cinquante ans) et en vérité destituée par l'éminence grise de l'Office universitaire, Karl Epting, de sa chaire à la faculté de lettres de Dijon « en raison de certaines manifestations politiques auxquelles elle s'[était] associée et de ses relations notoires avec certaines personnalités étrangères compromises dans leur pays » (Archives Nationales, F/17/26837) : Geneviève Bianquis, qui, avant l'Occupation, avait court-circuité l'Office des Universités afin de recruter elle-même des lecteurs d'Université germaniques hostiles au national-socialisme, avait recruté en qualité de lectrice pour l'année 1939-40 la femme du philosophe juif, émigré, socialiste et pacifiste, Siegfried Marck, puis renoncé de son propre chef à tout lectorat à l'Occupation (Rapport de Georges Chabot, Archives Nationales, F/17/26837). Quant à Joseph-François Angelloz, en poste à l'université de Caen sous l'Occupation, il avait refusé les modifications de sa thèse exigées par Schünemann ; plusieurs de ses travaux avaient été retirés de la vente : ses traductions pour l'éditeur Corrêa et surtout son *Que sais-je ?* sur la littérature allemande, dont la première mouture comportait des noms d'écrivains juifs non signalés comme « corps étrangers dans la littérature allemande », à rebours des consignes du groupe *Schrifttum*.

59 Geneviève Bianquis, lettre au ministre de l'Éducation nationale, 16 septembre 1944, Archives Nationales, F/17/26837.

60 Rapport de Georges Chabot, Archives Nationales, F/17/26837.

61 Ce frontispice placé sous le signe de la résistance et de la France libre céda la place, dans la nouvelle édition de 1945, à un ornement moins politique : un livre portant les inscriptions « Rainer Maria Rilke » et « EP » (Emile-Paul) et contenant une gerbe de fleurs. Une des (rares) plaquettes originales de 1944 se trouve dans les fonds précieux de la Bibliothèque nationale de France (RES-P-R-594).

62 Il n'existait pas de version française des *Cinq chants*, cette « poésie néomythologique sur la guerre » (Gerald Stieg, *op. cit.*, p. 139) influencée par

les derniers hymnes de Hölderlin, dans lesquels Rilke, en 1914, sous le coup de l'*August-Erlebnis*, « succomb[a] aux sirènes du communautarisme national » (Rainer Maria Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*, sous la direction de Gerald Stieg, Paris, Gallimard, 1997, p. 1550-1558) et célébra le héros, le drapeau, la patrie. Les « lettres milanaises » de Rilke n'étaient pas encore connues.

63 Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.

64 Voir Alexis Tautou, *op. cit.*, p. 116-124.

65 Karl Epting développe ce leitmotiv dans le préambule de *Poètes et penseurs*, mais également dans la préface à l'*Anthologie bilingue de la poésie allemande* (Stock, 1943).

66 Albrecht Betz, *Exil et engagement. Les intellectuels allemands et la France : 1930-1940*, traduction de de Pierre Rusch, Paris, Gallimard, 1991, p. 211.

67 Voir Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande : 1940-1944*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, p. 296-310.

68 L'examen des discours de Karl Epting montrerait que ce dernier reprend la rhétorique européaniste et internationaliste développée dans l'entre-deux-guerres par la Société des Nations et notamment par l'Institut International de la Coopération Intellectuelle. La notion de « bourse des valeurs intellectuelles » (formulée par Paul Valéry dans le cadre de l'IICI) est récupérée par Epting dans le préambule à *Poètes et penseurs*, celle de bourse des traductions-traducteurs l'est par André Coeuroy, dans *Comoedia* (« Il faut créer un ordre des traducteurs », *Comoedia*, 20 septembre et 4 octobre 1941). Cette stratégie de (fausse) continuité masquait une pénétration plus directe dans le domaine économique et technique, subterfuge observable à partir des sommaires des *Cahiers de l'Institut allemand* : le premier numéro, *Poètes et penseurs*, ne fut suivi que par des numéros consacrés au modèle économique, entrepreneurial et technique allemand.

69 « Mémento pour la défense de Maurice Boucher », F/17/16752, Archives Nationales : « Parmi nos lecteurs, le premier, que j'avais encore pu choisir, Pinette, n'était pas spécialement nazi. Il était fiancé à une Française, ne faisait que de la littérature, un peu aussi pour son propre compte et s'entendait bien avec les étudiants. Le second, Reinecke, était déjà moins neutre, mais avait de la prudence et de la bonne volonté. Le troisième seul, Hoffmeister, qui, faute de choix, nous fut imposé, a tenté de faire son office de

nazi-standart [sic]. Je l'ai remis à sa place, correctement mais fermement : il avait donné à traduire un texte de Nietzsche contre l'Angleterre. Je lui ai dit que ce genre d'exercices était choquant et vain. Quand vous serez parti, ajoutai-je, on donnera du même Nietzsche un texte où il est dit que le salut de l'Allemagne viendra de l'union des officiers prussiens et des belles juives… Il n'a pas récidivé. D'ailleurs, il n'avait pas su intéresser les étudiants et n'avait que peu d'auditeurs. »

70 Voir M. Zimmermann, recension de « Gaspard L. Pinette, *Freund oder Feind? Die Deutschen in Frankreich (1940-1944)* », dans *Francia: Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, n°21/3, Munich, Artemis-Verlag, 1994, p. 310.

71 Voir la recension de M. Zimmermann, *op.cit.*

Français

Notre intervention se propose d'analyser la visibilité de Rainer Maria Rilke et de son œuvre en traduction française dans le champ littéraire et plus spécifiquement éditorial sous l'Occupation. À partir de réflexions sur la réception de Rilke sous le national-socialisme et d'un état des lieux éditorial, nous examinerons le contexte d'apparition de certaines traductions et nous interrogerons sur le sens à apporter à celles-ci, dans un contexte idéologique foncièrement marqué par le soupçon. Il s'agira *in fine* de prendre conscience de la nécessité d'une méthode incluant les discours génétiques et le profil des traducteurs ainsi que de saisir le risque de surinterprétation, de fausse interprétation et d'amalgame au-delà duquel doit se placer le chercheur.

English

This paper aims at analysing the visibility of Rainer Maria Rilke and some of his works in French translation within the literary and editorial field during the German occupation of France (1940-1944). On the basis of reflections about Rilke's reception under National Socialism and an editorial inventory it will be intended to investigate the context in which some translations emerged and question the meaning and symbolic dimension that is to be given to them in an ideological period basically characterized by suspicion. It will be thereby necessary to become aware of the need of a method including discourses on translations' genesis and translators' biographies and the necessity of identifying and understanding the risk of overinterpretation, misinterpretation and confusion researchers have to get over.

Mots-clés
Rilke Rainer Maria, histoire de la traduction, histoire de l'édition, Occupation (1940-1944), génétique des textes

Keywords
Rilke Rainer Maria, translation history, edition history, Occupation (1940-1944), genetic criticism

Alexis Tautou
Agrégé d'allemand et maître de conférences en études germaniques à l'université Rennes 2, Alexis Tautou est l'auteur d'une thèse de doctorat sur les (re)traductions et (re-)traducteurs de la poésie de Rainer Maria Rilke dans l'espace francophone (université François-Rabelais / UNIL, 2012). Il est également traducteur littéraire de l'allemand et membre de l'équipe de recherches TSOcc (La traduction sous l'Occupation, sous la direction de C. Lombez, IUF/Université de Nantes).